



HAL
open science

Le mystérieux Paraśurāma de Mahasthan

Vincent Lefèvre

► **To cite this version:**

Vincent Lefèvre. Le mystérieux Paraśurāma de Mahasthan. Bulletin d'Études Indiennes, 2015, 33, pp.313-336. halshs-01335138

HAL Id: halshs-01335138

<https://shs.hal.science/halshs-01335138>

Submitted on 21 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

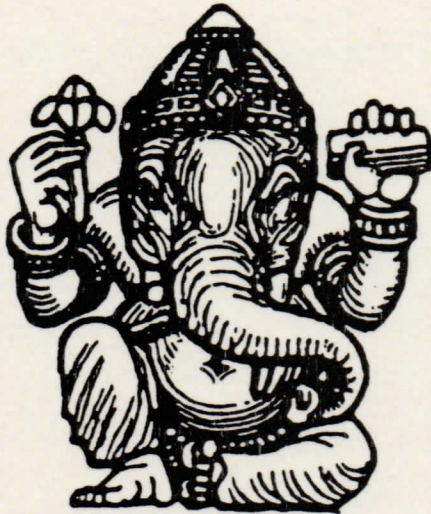
BULLETIN D'ÉTUDES INDIENNES

N° 33

2015

*De l'Inde au Cambodge
Hommage à Bruno Dagens*

Textes réunis par Marie-Luce Barazer-Billoret



Ouvrage publié avec le soutien de
la Fondation Colette Caillat de l'Institut de France

**ASSOCIATION FRANÇAISE
POUR LES ÉTUDES INDIENNES**

Vincent LEFÈVRE

Le mystérieux Paraśurāma de Mahasthan

Après tant d'années à travailler sous la direction de Bruno Dagens ou à ses côtés, je ne pouvais imaginer de ne pas participer à ce volume d'hommage, tant je lui dois une part essentielle de ma formation intellectuelle et professionnelle. Certes, les hasards d'une carrière m'ont progressivement entraîné vers le Bengale, loin du pays tamoul, des bronzes chola et des āgama qui avaient présidé à notre collaboration. Mais cet article - dont je mesure la part d'hypothèse - repose sur une approche qui nous est chère à tous deux : le croisement et la rencontre des données issues de la culture matérielle et de celles provenant des sources textuelles, tant littéraires que normatives ou épigraphiques. J'espère donc qu'il y verra aussi l'expression de mon respect le plus profond et de toute mon amitié.

Depuis l'exploration du Bengale par Alexander Cunningham, on sait que le site de Mahasthan, non loin de Bogra, au Bangladesh actuel, correspond à l'antique Puṇḍranagara, « capitale » de la province de Puṇḍravardhana ou Varendra, cette région du nord du Bengale sise entre le Gange et la Karatoyā (ou plus exactement, à l'heure actuelle, le Brahmapoutre). Les données textuelles – épigraphiques ou littéraires – sur la ville et sa région sont relativement rares et n'apportent que peu d'informations facilement utilisables. Il faut se reposer pour l'essentiel sur l'archéologie afin de reconstituer l'histoire de Mahasthan. Mais si les fouilles ont eu lieu tout au long du xx^e siècle – conduisant à un certain nombre de publications, dont, en 1975, la synthèse de Nazimuddin Ahmed qui fait toujours référence – ce n'est que depuis une vingtaine d'années que sont menées des opérations systématiques qui permettent d'analyser l'ensemble de la séquence d'occupation du site. Cela étant, bien des travaux restent à mener et bien des zones d'ombre subsistent.

Quiconque s'est un peu intéressé à Mahasthan a entendu la légende d'un étrange roi Paraśurāma, dernier souverain hindou vaincu lors de la

conquête musulmane de la région. Depuis P.C. Sen, on sait par ailleurs que le site est un lieu de pèlerinage hindou doté d'un *māhātmya*, le *Karatoyā Māhātmya*, qui associe le *tīrtha* à la figure de Paraśurāma. Le lien entre les deux noms ne peut que frapper et n'a pas manqué d'être relevé mais, une fois ceci posé, on est en droit de se demander quelle relation il peut y avoir entre ce roitelet, par ailleurs totalement inconnu des sources historiques et dont on ne peut pas dire qu'il ait brillé par ses exploits militaires, et le sixième *avatāra* du dieu Viṣṇu, dont le lien avec le Bengale était jusqu'alors peu évident.

En la matière, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de parvenir à la moindre certitude. Cependant, il n'est peut-être pas inutile de reprendre l'ensemble des données textuelles à notre disposition et de les confronter aux quelques faits à peu près sûrs fournis par l'archéologie pour voir si, de ce mélange peu heureux de mythologie et légendes, il n'est pas possible de tirer quelques extrapolations historiques. C'est du moins à ce petit exercice que nous allons tenter de nous prêter, tout en gardant bien présent à l'esprit la part non négligeable d'hypothèse que tout cela suppose.

Situé au nord-ouest du Bangladesh, Mahasthan se trouve à une douzaine de kilomètres au nord de la ville de Bogra. Si de très nombreux vestiges (temples, monastères, etc.) se trouvent tout alentour, le site proprement dit est une ville-citadelle bâtie au sommet d'un coteau qui surplombe un méandre de la Karatoyā, aujourd'hui un petit cours d'eau mais dont les études environnementales ont montré qu'elle était une très grande rivière jusqu'à un changement géotectonique à la fin du XVIII^e siècle qui a provoqué la dérivation du Brahmapoutre vers l'ouest et la capture par ce dernier de l'essentiel du système hydrographique de la Tista et de son affluent, la Karatoyā. La citadelle est délimitée par un rempart s'étendant en longueur sur 1,5 km et en largeur sur 1 km selon un tracé rectiligne irrégulier. Ce rempart a été reconstruit à plusieurs reprises, mais les fouilles ont montré que son plan est d'origine et remonte à l'époque Maurya. Si Mahasthan semble avoir entamé un déclin extrêmement net vers les XIII^e-XIV^e siècles, le site ne paraît cependant jamais avoir été totalement abandonné.

Un simple coup d'œil au plan révèle que l'ensemble des vestiges conservés à l'intérieur du site se concentre tous sur un axe nord-sud dans la partie orientale de la ville, c'est-à-dire le long de la Karatoyā (fig. 1). Cet axe est d'autant plus remarquable qu'il se prolonge à l'extérieur du rempart, du fait de la présence de deux sanctuaires visiblement en lien avec les portes monumentales de la ville et que l'on atteignait en franchissant, si ce n'est une douve, du moins un bras d'eau constituant peut-être un point d'ancrage

en lien avec la rivière : au nord, sur une hauteur dominant la rivière, se trouvent les vestiges d'un ensemble connu localement sous le nom de Govinda Bhita ; au sud, beaucoup moins visibles, ce sont les restes de Mogadasa, qui n'ont pas encore fait l'objet d'une véritable exploration.

Comme on l'a déjà souligné, Mahasthan est doté d'un *māhātmya* qui répète à l'envi que la ville se trouve « entre Skanda et Govinda ». En lien avec l'onomastique locale, cela invite donc à identifier le temple septentrional comme étant dédié à Viṣṇu, même si aucun témoignage matériel trouvé sur place ne permet d'être absolument catégorique quant à la détermination de la divinité. Le monument de Mogadasa pourrait par conséquent être un temple de Skanda, même si l'on connaît à quelques kilomètres plus au sud les ruines d'un autre temple connu sous le nom de Skander Dhap : celui-ci nous semble en effet trop éloigné pour constituer la limite méridionale de l'espace urbain.

À peu près à la moitié de l'axe nord-sud dont nous avons parlé s'élèvent les restes d'un ensemble architectural associé à un grand puits maçonné. Cet ensemble est appelé localement le « palais de Paraśurām(a) » (*Parasuramer Bāri*) et le puits est appelé *Jīyat Kund*, le « puits de la vie ».

À ce stade de notre présentation, il nous faut donc résumer les légendes locales associées à l'arrivée de l'islam à Mahasthan (début du XIII^e siècle) qui nous sont parvenues à travers les témoignages réunis par des fonctionnaires et officiers britanniques, à commencer par Francis Buchanan Hamilton, au XIX^e siècle¹. L'histoire, qui connaît quelques variantes, est la suivante.

Alors que des souverains musulmans règnent déjà à Gaur, Mahasthan se trouve gouverné par un *kṣatriya* du nom de Paraśurāma. Arrive alors à la ville un fakir ou religieux mendiant appelé Hajrat Shah Sultan Balkhi Mahisawar², censé être venu de Bactres (Balkh) en chevauchant un poisson (*mahisawar*). Se présentant devant le souverain, il lui demande de lui donner un morceau de terre suffisant pour poser la peau d'animal qui lui sert de tapis de prière. Paraśurāma accorde bien volontiers cette requête en

¹ O'DONNELL 1875 et BEVERIDGE 1878 (repris dans SALLES 2015, p. 34-58) ; SEN 1929, p. 4-6. Les sources, non citées par les premiers auteurs britanniques, seraient un manuscrit persan intitulé *Tasarikh-e-Bangla* attribué à Mirza Arzmand et Munshi Surya Narayan (B.S.C. SEN, *Bogurar Itihas*, Rangpur : Sahitya Parisad, 1912, p. 16), connu par un unique exemplaire provenant de la bibliothèque de Jaunpur (AHMED 1975, p. 19, n.1) ainsi qu'une ballade en bengali, *Sultan Balkhi*, publiée en 1285 du calendrier bengali, soit 1881 de notre ère.

² Des variantes donnent Shah Sultan Mahmud Balkhi Mahisawar, Shah Sultan Hazrat Auliya ou encore Muhammad Shah Sultan.

apparence si modeste, mais aussitôt que Shah Sultan entame sa prière le tapis se met à grandir jusqu'à couvrir la totalité du royaume. Inévitablement un conflit éclate entre le souverain hindou et le fakir et ses partisans. Mais Shah Sultan est averti que Paraśurāma dispose d'une arme secrète : un puits dont l'eau lui permet de ressusciter ses soldats. Pour mettre fin à ce charme, Shah Sultan emploie un milan pour faire tomber un morceau de bœuf dans l'eau. De la sorte, le combat tourne à son avantage et Paraśurāma est tué. Vainqueur, Shah Sultan décide alors d'épouser la princesse Śilā Devī, fille (ou sœur, selon les versions) du souverain défunt. Mais celle-ci, après avoir fait mine d'accepter, parvient à poignarder Shah Sultan avant de se jeter du haut de la muraille dans la Karatoyā, au lieu dès lors appelé « ghât de Śilā Devī » qui, comme on le verra plus loin, est au centre du pèlerinage hindou.

En l'état actuel des connaissances, il n'est guère possible de savoir à quand remontent ces légendes et si elles sont contemporaines de la prise de la ville ou bien beaucoup plus tardives. En revanche, si on n'est guère surpris d'y trouver des éléments attestant de la supériorité de l'islam sur l'hindouisme (le morceau de bœuf polluant l'eau), les commentateurs ne semblent pas avoir noté jusqu'à présent – au-delà du nom de Paraśurāma – les nombreux emprunts à la mythologie hindoue, et plus particulièrement viṣṇuite. En effet, l'épisode du tapis rappelle bien entendu le mythe de Viṣṇu incarné en nain brahmane (Vāmana) réclamant du démon Bali un lopin de terre qu'il pourra parcourir en trois pas et se transformant en géant cosmique (Trivikrama), tandis que l'arrivée sur le poisson pourrait trouver son origine dans le premier *avatāra* de Viṣṇu (Matsya). Enfin, la présence d'un milan au cœur de la bataille n'est pas sans faire écho au rôle habituellement dévolu à Garuḍa. Il semble donc que l'on ait affaire à une légende à but apologétique, cherchant à convaincre et convertir une population initialement hindoue en employant de manière détournée des mythes qui lui étaient familiers.

Si l'on suit cette légende, les vestiges que nous évoquons plus haut seraient donc les restes du palais du malheureux roi Paraśurāma (fig. 2). Toutefois, en l'état actuel des choses, l'archéologie ne permet pas vraiment d'accréditer une telle identification, d'autant que, comme on l'a déjà dit, ce souverain est par ailleurs totalement inconnu des sources historiques. Si le monticule a été repéré de longue date, il n'a pas fait l'objet de fouilles avant 1961. Celles-ci n'ont débouché sur aucune publication, mais Nazimuddin Ahmed en a donné une présentation synthétique.

« Parasuram's Palace

About 200 yards due north of the Mankalir Kunda mound there is a high mound measuring about 100 feet from north to south and 200 feet from east to west, which is ascribed by local tradition to be the site of the last Hindu king

Parasuram's Palace. A partial clearance of the site in 1907 exposed two intercommunicating rooms, measuring 17'-2'' x 11'-2'' and 9'-6'' x 11'-2'' respectively. The rooms are 'sand plastered and white-washed inside and have brick floors'. The height of the plinth offset from the floors is about 3 feet.

However, the excavation on the site conducted by the Department of Archaeology in 1961, exposed the complete plan of a dwelling house of comparatively modern date. The building consists of four separate blocks looking inward to a small courtyard, all enclosed within a rectangular boundary wall, pierced by two entrances on east and west. There are two boundary walls, one inner and later, and the other outer, which enclosed originally a much larger area and provided with an imposing gateway on east, flanked by two guard rooms on either side, measuring 16' x 8'' and 16'-10 x 8'-0'' each.

The entrance through the inner boundary wall on east, measuring 3'-7'' wide, is provided with a short stair-case leading up to a threshold built with dressed stones, evidently quarried from earlier structures. The northern block, as mentioned above, consists of two rooms and seems to be the most important part of the building and also better preserved. The block is provided with two highly disintegrating verandahs on south and east, each connected by a stair-case. Of the two rooms, the larger one on east is provided with three openings through the southern wall (3'-2'', 3'-10'' and 3'-2''). The roof of southern balcony seems to have been carried on two rectangular masonry pillars. The building is found uniformly covered with thick lime-surki plaster and a very fine veneer of lime washing. The southern block similarly consists of two chambers with a verandah in front and provided with a short stair-case both on north and west. Each of the eastern and western blocks measure 19'-6'' x 9'-6'' and 21'-3'' x 11'-0'' respectively.

Besides the above 4 blocks of rooms around a central courtyard, there is another small outer chamber of the house measuring 8'-9'' x 7'-4'' on south-west corner outside the enclosure wall with a doorway, 2'-8'' wide on the south. A grand staircase built against the back of the outer room probably led up to the roof of the chamber.

The uniform use of small bricks, common during the Muslim period, the lime surki plaster and sporadic use of the same materials as mortar in construction of all these blocks, the fine lime-wash and the find of two coins issued by the East India Company in the years 1835 and 1853 respectively from the structural debris on the site, all indicate clearly that the building was constructed sometimes during the later part of the 18th century or early 19th century A.D.

However, some deep trenches were sunk on the site which revealed two fragmentary building phases of earlier date. The earlier phase belongs probably to the 8th century A.D., as the terracotta plaques of typical Pala school and other associated objects indicate, while the intermediate phase belongs to the 15th/16th century A.D., as they were found to be associated with glazed pottery of the Muslim period.

Among various antiquities discovered here, mention may be made of a large number of 'kauris' and a fragmentary stone-tablet, which once formed part of a *Vishnupatta*, a fairly large collection of glazed Muslim pottery of blue, green, violet and yellow colour, some interesting metal objects and two coins of the East India Company.

Jiyat Kunda (The Well of Life)

Close to the Palace mound on east is the famous *Jiyat Kunda* or the Well of Life. Tradition ascribes that king Parasuram resuscitated his dead soldiers with the water of this well during his struggle with Shah Sultan Balkhi Mahesawar and his followers. The Muslim saint, learning about the life-giving power of the water of the well, polluted it by throwing a piece of beef with the help of a kite, which eventually led to the defeat and destruction of the Hindu king.

The well has an inside diameter of 12'-8'' (outside 15'-8'') on the top, but diminishes on account of offsets as it goes deeper. A huge granite rectangular stone-block, measuring 6'-10'' long, 1'-8'' broad and 1'-6'' in thickness, lies across the eastern side with 2'-1'' projecting inside, seemingly intended for the facility of drawing water, and quite evidently formed part of the original construction of the well. The stone is carved with beautiful floral designs in relief and must once have formed part of a door sill of some Hindu temple of probably late Gupta period. A series of other stone blocks, firmly embedded into the masonry of the well which project out, similarly quarried from earlier Hindu structures which stood nearby, in two rows, descends down to the water level and provides steps. Among these stone blocks, at least two can be identified as channels attached to a *Gauripatta*. In its present state the well is plastered with cement from top to bottom, and the flaked off plasters in some patches on to show lime surki mortar sporadically used on upper part of the well and the bricks used uniformly are of small size Muslim type. Even admitting that the cement plaster and the lime-surki mortar used sporadically on top part of the well are an unrecorded act of some enthusiastic district official of Bogra within 50/60 years to repair it and prevent cattle accident thereby, the other evidence mentioned above quite clearly indicates that the well is of comparatively modern origin and in all likelihood contemporary with the so-called Parasuram's Palace, *i.e.*, later part of 18th or early 19th century A.D. The well is at present virtually choked up with brick bats and other debris. » (AHMED 1975, p. 45-47).

Plusieurs fois restaurés par la suite (dont encore en 2013), ces vestiges ont également été examinés par la mission archéologique française qui y a effectué quelques sondages³. On peut donc retenir les faits suivants. Une étude topographique menée en 1998 indique que « dans son état le plus tardif actuellement sous nos yeux, le bâtiment faisait partie d'une structure bien plus vaste incluant notamment le *Jiva-Kund* 'Well of Life'. »⁴ Bien que les vestiges ne dépassent guère quelques assises de briques, on peut reconstituer le plan de ce monument doté d'une solide enceinte et constitué de deux cours en enfilade. Plus vaste que la première, la seconde cour est occupée par quatre bâtiments, tandis qu'un cinquième, plus petit, forme une excroissance dans l'angle sud-ouest. L'ensemble est construit de manière soignée, mais de nombreuses briques semblent avoir été remployées. Sans être grandiose, l'architecture ne mérite peut-être pas d'être qualifiée de

³ SALLES 2007, p. 377-98.

⁴ *Ibid.*, p. 398, n. 27.

« palais » mais est celle d'une résidence de qualité. Il est à noter que c'est un des rares vestiges domestiques de cette ampleur sur le site. La question de la date a fait débat : pour les archéologues de l'époque du Pakistan oriental, il s'agissait d'une construction tardive, de la fin du XVIII^e, voire du début du XIX^e siècle, mais l'étude menée par l'équipe française tend plutôt à le situer à l'époque moghole, aux XVI^e et XVII^e siècles. Quoi qu'il en soit, tant l'observation attentive des restes architecturaux que les quelques sondages et collectes de surface indiquent que ce monument s'élève sur des vestiges plus anciens, dont il n'est pas possible – en l'absence d'une véritable fouille – de reconstituer le plan. Deux phases d'occupation antérieures paraissent avoir eu lieu, la première aux alentours du VIII^e siècle et la suivante au début de la période musulmane. Beaucoup d'incertitudes subsistent donc, mais on peut donc supposer qu'il existait là une fondation ancienne et que quelque chose s'élevait bien là à l'époque supposée de Paraśurāma.

Cela étant, l'identification de ces vestiges au « palais de Paraśurāma » pourrait également être appuyée par la lecture du *Karatoyā Māhātmya*. Ce texte mérite à coup sûr une étude en bonne et due forme que nous nous réservons pour une autre occasion, nous contentant de relever les éléments utiles à notre propos. Il ferait partie d'un ouvrage plus étendu, l'*Uttara-Pauṇḍra-khaṇḍa*, lui-même tiré du *Skanda Purāṇa*, et a été publié pour la première fois, avec une traduction bengalie, par le Pandit Rajachandra Nyayapanchanan en 1298 B.S., soit 1891. Cette édition est suivie par P.C. Sen, qui reste la source la plus accessible⁵. Il semblerait que la Dacca University Manuscript Library conserve plusieurs manuscrits de ce texte. Plusieurs vers du texte sont cités (ou se retrouvent) dans d'autres ouvrages, dont P.C. Sen donne le détail⁶. Si cette intertextualité nous donne quelques indications, on ne peut pour l'instant affirmer dans quel sens s'est fait l'emprunt. D'une manière plus générale, une réelle édition critique – si tant est qu'elle soit réalisable – serait souhaitable, afin de vérifier certaines

⁵ SEN 1929, p. 25-28. Cette édition a été mise en ligne sur le site du Gretil par Arlo Griffiths en novembre 2014

(http://gretil.sub.uni-goettingen.de/gretil/1_sanskr/4_rellit/saiva/karatoau.htm).

⁶ *Ibid.*, p. 25 : « Verse 41 of this work is quoted in Sarvānanda's *Tikāsarvasva* (1159 A.D.) in the *tikā* of *sloka* 32 in *vārivarga*; verses 41 and 64, in the *Smritichandrikā* of Devanabhaṭṭa who is quoted by Hemādri (12th century); verse 41, in the *Vyākhyāsudhā* of Bhanuji Dikshit son of Bhattoji Dikshit; verse 63, in *Smritiratnakar* of Vedāchārya who quotes Bhavadeva and *Jimutavahana* and is quoted by Raghunandanda. Verse 63 is quoted in the *Tithi-viveka* of Sulapāni (first quarter of the 15th century); verses 30 and 37 in the *Kṛitya-chintāmani* of Vāchaspati Mīśra of Mithila (second half of the 15th century) and verses 33 and 63 in the *Amāvāsyā-prakarāṇa* of the *Tithitattva* of Raghunandanda (first half of the 16th century). »

lectures et, plus largement, s'assurer que les vers sont tous donnés dans le bon ordre et s'il n'y a pas de lacunes. En effet, en l'état, le texte est globalement lisible, mais on est en droit de supposer quelques désordres par endroits. Ainsi, le texte se présente comme ayant deux parties (chacune dotée d'un colophon) dont l'articulation l'une avec l'autre mériterait d'être vérifiée : jusqu'au vers 60, il s'agit du *Paundra-kṣetra-māhātmyam*, tandis que les vers 61 à 85 sont appelés *Karatoyā-māhātmyam*. Dans l'attente de cette étude plus poussée, nous allons donc nous contenter de relever les éléments qui concernent directement Paraśurāma.

Le *māhātmya* commence par un dialogue entre Pārvatī et Śiva (v. 1-9) dans lequel ce dernier explique que la rivière Karatoyā est issue de l'eau (*toya*) qu'il a versée sur les mains (*kara*) de son épouse durant leur cérémonie de mariage. La Karatoyā, qui enlève les péchés, est apparue dans le pays des Puṇḍra grâce à Paraśurāma. Guha (Skanda) se tient en permanence sur sa rive, tandis que Viṣṇu est la grande divinité du lieu : il est précisé que la ville est pour Viṣṇu ce que Puṣkar est à Brahmā et Vārāṇasī à Śiva⁷. Puis le *sūta* prend la parole pour chanter les louanges de Paraśurāma, fils de Jamadagni et grand héros du *Tretā-yuga*, que le texte appelle la plupart du temps Bhārgava. Cet éloge reprend tout d'abord les caractéristiques bien connues de l'*avatāra* de Viṣṇu (v. 10-15). Puis le propos devient plus spécifique puisqu'il est dit que Paraśurāma a installé sur une « île aux myriades de pierres » – les pierres désignant sans doute les *liṅga* mentionnés plus loin dans le texte (19a) comme se trouvant au sud-ouest du site⁸ – la ville « entre Skanda et Govinda ». La « ville » est plus exactement désignée comme une « terre sainte » (*vedī*, *vedikā* ou *kṣetra*) au milieu de laquelle s'élève un poteau sacrificiel (*yūpa*). En différents endroits prennent place des divinités : Kalañjarī dans la moitié septentrionale, Koṭīśvarī dans la partie méridionale, Vijayā et Caṇḍī à l'ouest et Bhūtikeśvara au nord. Bien que cela ne soit pas dit expressément, il est évident qu'il s'agit là de sanctuaires car, dans le cas de Bhūtikeśvara, il est dit qu'il y a là un puits ou un bassin (*kuṇḍa*) dont l'eau efface les péchés. Au sud de ce temple se trouve un pavillon (*maṇḍapa*) dédié à Sūrya. Enfin, le

⁷ *matputro'pi guhas tatra tiṣṭhaty eva hi sarvadā /
yatrāste bhagavān viṣṇur garuḍāsana īśvaraḥ // 7
sarvadā sarvabhāvena paundre nārāyaṇo hariḥ /
puṣkaram na tyajet brahmā nāhaṃ vārāṇasīm tyaje // 8
śrīpaundravardhanam kṣetram naiva muñcati keśavaḥ /
dharitryā nābhikamalam pūtam karajalair mama // 9*

⁸ En effet, il est étonnant de mentionner autant de pierres dans une région qui en est notoirement dépourvue. Les « myriades de liṅga » sont d'ailleurs mentionnées par O'DONNELL (1875, p. 185). Le nom de Śilādṛīpa viendrait donc de là et pourrait être à l'origine de la légende de la princesse Śilā Devī.

texte précise qu'au nord-ouest par rapport au temple de Skanda s'élève le palais (*sabhā*) de Rāma. Ce dernier abrite 125 000 (!) brahmanes aux multiples vertus et dans son angle nord-ouest passe un canal (*garta*⁹) creusé par Īśvara (Fig. 3)¹⁰.

Le *māhātmya* passe ensuite à un long développement sur le pèlerinage, qui ne retiendra pas notre attention ici. La première partie s'achève par la mention que le *kṣetra* fait une circonférence de 5 *kos* (soit 20 000 coudées) et qu'en son sein se trouve l'espace le plus secret, d'un *kos* de circonférence, où réside Bhārgava. Cette ville construite par (Paraśu)Rāma est appelé le « grand lieu » (*mahāsthāna*), du fait des dix-neuf caractéristiques dont elle est dotée¹¹ :

⁹ *Garta* désigne un trou, une grotte ou un canal. Cette dernière traduction nous paraît plus cohérente. À l'heure actuelle, le site, qui est très largement cultivé, présente de nombreux canaux d'irrigation. Aucune prospection archéologique systématique n'a été menée sur ce point, mais on note effectivement l'existence d'un canal entre le « palais de Paraśurāma » et les temples de Bairagir Bhita.

¹⁰ *paundre koṭīśilādvīpe mahāpuṇye suviśrute /
karatoyāsarinnīraṃ śārīrād yan tapāvanaṃ /
bhaktimuktiphalarthāya yenākāri dvijārpaṇam // 16
adbhutaḥ kārītā sṛṣṭiḥ kanakasya dinatrayaṃ /
skandagovindayor madhye bhūmiḥ saṃskṛtavedikā // 17*

*vedīmadhyottare pārśve devī kālañjarī sthitā /
tad dakṣiṇe'rpitā devī koṭīśvarīti viśrutā // 18*

*nairrte liṅgakotyāś ca vasanti bhṛguṇārpitāḥ /
vāruṇe vijayā caṇḍī uttare bhūtikeśvaraḥ // 19*

*tat kuṇḍe sutithau snātvā naraḥ pāpāt pramucyate /
bhūtikeśvaradevasya dakṣiṇe sūryamaṇḍapam // 20*

*vedīmadhye'rpito yūpaḥ saṃśleṣād varddhate nṛṇām /
govindamaṇḍapāt pūrvam kuṇḍam viṣṇuvinirmitam // 21*

*skandamaṇḍapavāyavye sabhā rāmasya cādbhutaḥ /
sapādalakṣam viprāṇām yatrāste'dbhutakarmanām // 22*

*prabhāvāt tapaso devī munīndrasya mahātmanaḥ /
tat sabhā vāyukoṇe ca gartam īśvaranirmitam // 23*

*ādyaṃ bhūvo bhavanaṃ lakṣasapādavipraiḥ skandādiviṣṇubalabhadraśivādidevaiḥ /
adhyāsitaṃ karajalāmbuvidhūtapāpam śrīpaundravardhanapuraṃ śirasā namāmi // 24*

¹¹ *pañcakrośam idaṃ kṣetraṃ samantāt parikīrtitaṃ /
tadantargatam etat tu krośamātraṃ maheśvari /*

atiguhyatamaṃ kṣetraṃ yatrāste bhārgavo munīḥ // 57

*paśor jñānaṃ kathayati guhas tad gr̥he tāmracūḍo dairghī haimī ghaṭītasurabhir
yaṣṭivṛddhiḥ śilāsthīḥ /*

*kheṣu chatraṃ na phaṇati phaṇī dvisvaro jīvalokaḥ kūpo dvīpaḥ kanakapatanam
paundrakṣetre'dbhutāni // 58*

*proccā bhūmir bhavati taruṇaḥ snānataḥ kāmyakuṇḍe bhogo yajño bhramaṇanāṭanam
tatra vākyam hi vedāḥ /*

- 1) Bhārgava y réside ;
- 2) Skanda y transmet la connaissance aux animaux (aux créatures ?) ;
- 3) la crête des maisons est faite de cuivre ;
- 4) on y trouve de l'or ;
- 5) les parfums y abondent ;
- 6) les rameaux y poussent ;
- 7) les os s'y transforment en pierre ;
- 8) les serpents n'y dressent pas leur capuchon hors de leurs trous ;
- 9) les êtres y respirent bien ;
- 10) il y a un puits ;
- 11) il y a une île ;
- 12) il y a des pluies d'or (?) ;
- 13) le terrain est surélevé ;
- 14) un bain dans le « bassin agréable » (*kāmyakuṇḍa*) est une cure de jouvence ;
- 15) c'est un lieu de plaisir ;
- 16) c'est un lieu de culte ;
- 17) c'est un lieu de promenade ;
- 18) c'est un lieu de danse ;
- 19) on y entend le Veda.

Dans la seconde partie du *māhātmya*, il n'est guère question de Paraśurāma, mais le texte précise néanmoins à la fin que le pèlerinage au Paunḍradvīpa de Bhārgava libère du brahmanicide, allusion évidente au meurtre par Paraśurāma de sa mère Reṇukā¹².

Pour convenu que ce texte puisse paraître par bien des aspects, il n'en correspond pas moins assez précisément au site tel que nous le connaissons encore aujourd'hui et qui était celui de la fin de la période Pāla¹³. Les sanctuaires des déesses sont inconnus à ce jour, mais outre les temples de Skanda et de Govinda dont nous avons déjà parlé, le *māhātmya* insiste beaucoup sur un temple de Śiva (Bhūtikeśvara) dont l'emplacement coïncide très bien avec les vestiges connus sous le nom de Bairagir Bhita (le « mont de l'ascète ») et qui sont ceux d'un ensemble de trois temples entourés de plusieurs bassins. Malgré des fouilles peu satisfaisantes, il est néanmoins établi que Bairagir Bhita a été érigé vers les VI^e-VII^e siècles et a connu

itthaṃ rāmo racayati padaṃ lakṣaṇānyūnaviṃśānyasmāt khyātaṃ sakalajagatāṃ śrīmahāsthānam etat // 59

¹²*paunḍradvīpe paṭhitvemaṃ śrīvīro bhārgavo muniḥ / paunḍrān pradakṣiṇīkṛtya mucyate brahmahatyayā // 84*

¹³ Le texte pourrait malgré tout être plus tardif, mais cela nous paraît peu probable, dans la mesure où la plupart des temples hindous sont tombés en ruines à partir de la période musulmane.

d'importantes reconstructions aux alentours du XI^e siècle ou, en tout cas, à la fin de la période Pāla¹⁴. Enfin, on voit bien qu'il existait un « palais » à un emplacement qui correspond sans difficulté aux vestiges que nous avons rapidement décrits plus haut, d'autant que le texte mentionne à plusieurs reprises un (ou des) puits (ou bassins) apportant la jeunesse éternelle. Il est à noter que, si en sanskrit « temple » et « palais » sont souvent désignés par les mêmes termes, dans le cas présent le texte emploie le terme de *sabhā* dont l'usage s'applique principalement à une architecture profane. Ce palais est en outre attribué à Paraśurāma, pour le coup appelé tout simplement « Rāma », comme il l'est également au vers 59 lorsqu'il est question de la fondation de la ville. En soi, cela n'a rien d'inhabituel, mais nous verrons plus loin que ce choix (en partie imposé par la métrique) n'est peut-être pas totalement anodin.

Quoi qu'il en soit, il est un peu surprenant, compte tenu de l'importance religieuse de Paraśurāma, de ne lui voir attribuer aucun sanctuaire : le seul endroit où il réside est bien qualifié de « palais ». À défaut d'un temple, il convient donc de s'interroger sur l'existence d'autres traces de la présence de cette divinité à Mahasthan. Autant le dire franchement, celles-ci sont bien minces !

Comme nous avons eu l'occasion de le montrer par ailleurs, l'iconographie viṣṇuïte est abondante à Mahasthan et dans ses alentours, entre le IV^e et le XIII^e siècle, malgré le fait que l'iconographie śivaïte tend à prendre le dessus à la fin de la période¹⁵. Pour autant, les seules représentations de Paraśurāma que l'on trouve sont celles qui figurent sur les *Viṣṇupaṭṭa*, terme probablement d'invention récente qui désigne ces petites plaquettes votives en pierre dont le site a livré de nombreux témoignages, entiers ou fragmentaires (Fig. 4)¹⁶. Sur une face, on trouve généralement au centre une représentation de Viṣṇu assis, entouré de ses deux parèdres et de différents personnages en position d'adoration. De l'autre côté est sculpté un lotus épanoui dont chacun des dix pétales est orné d'un des dix *avatāra*. Paraśurāma y est donc en principe figuré entre Vāmana ou Trivikrama et Rāma, même s'il existe quelques variantes. Mais on conviendra que cela est bien peu pour celui qui est censé être la divinité tutélaire de la ville.

¹⁴ Il n'est par ailleurs pas interdit d'identifier le temple de Sūrya avec l'actuel site de Mankhalir Dhap, où a été trouvée la célèbre statue en terre cuite du dieu du Soleil, et qui se trouve effectivement au sud de Bairagir Bhita. Mais reconnaissons que la part d'hypothèse est très grande.

¹⁵ LEFEVRE & SALLES, à paraître.

¹⁶ Voir par exemple LEFEVRE & BOUSSAC 2007, p. 230-31, cat. 85.

En fait, c'est plus globalement l'iconographie de Paraśurāma au Bengale qui est rare¹⁷. N.K. Bhattasali en mentionne une seule image, découverte (sans plus de précision) au Bengale oriental¹⁸. Plus récemment, Enamul Haque a enrichi cette liste d'une figure à quatre bras (tenant le lotus, la hache, le disque et la conque) montée sur Garuḍa et conservée au Bangladesh National Museum et d'une figure à deux bras, encadrée de deux personnages féminins, et conservée au Balurghat College Museum. Cette dernière sculpture tient une hache, ce qui justifie naturellement l'identification à Paraśurāma mais, hors de tout contexte, il nous semble que celle-ci ne saurait être considérée comme indubitablement établie. Enfin, Haque signale qu'un Paraśurāma à deux bras est représenté aussi dans une petite niche sur un montant de porte conservé à l'Asutosh Museum. Même si de plus amples investigations pourraient éventuellement allonger quelque peu cette liste, celle-ci reste bien courte et donne l'impression que Paraśurāma, sans être un total inconnu, ne jouissait pas d'une importance particulière au Bengale et, plus largement, en Inde orientale.

Il est vrai que Paraśurāma semble avoir surtout connu un certain succès dans d'autres régions de l'Inde, notamment au Maharashtra et au Kerala. Mais, à y regarder de plus près, il a tout de même joué un certain rôle dans l'est du sous-continent¹⁹. À Jhankad, dans le district de Cuttack, en Orissa, Paraśurāma est populaire, car il aurait gravé une image de Sāralā, une forme locale de Sarasvatī, avec sa flèche. Mais c'est surtout en Assam (ancien Kāmarūpa) que l'on trouve des légendes. En effet, le *Kālikā Purāna* y fait office de *māhātmya* ou *sthāla purāna* en narrant l'histoire de Naraka, le fondateur mythique du royaume de Prāgjyotiṣapura / Kāmarūpa. Mais il y est aussi question de Paraśurāma qui, après le meurtre de sa mère Reṇukā, doit se laver de sa faute (selon la tradition populaire, la hache reste collée à sa main, comme le crâne de Brahmā pour Śiva). Sur les conseils de son père Jamadagni, il se rend donc au Brahma Kuṇḍa dans la vallée du Kailāśa. Il se baigne dans le lac et plante sa hache sur la rive, faisant ainsi s'écouler le Brahmapoutre (*Brahmaputra*). Le Brahmakuṇḍa ou Paraśurāmakuṇḍa est aujourd'hui situé dans la partie orientale de l'Arunachal Pradesh.

Comme on le sait, la Karatoyā formait autrefois la limite entre le Puṇḍravardhana et Kāmarūpa et les échanges ont été extrêmement nombreux entre ce qui est aujourd'hui le Bengale et l'Assam. Mais on relèvera au passage que le *Karatoyā Māhātmya* dit que la rivière, si elle provient des mains de Śiva, s'écoule grâce à l'intervention de Paraśurāma : cela semble faire écho à l'origine du Brahmapoutre selon le *Kālikā Purāna*

¹⁷ HAQUE 1992, p. 114-15 et pl. 84 et 85.

¹⁸ BHATTASALI 1929, p. 107, pl. XXXIX.

¹⁹ Pour le passage suivant, nous sommes redevable à TRIPATHI 2008, p. 98-102.

et on pourrait avoir affaire là à une même légende, adaptée selon les cas à un contexte bengali ou assamais.

On est donc en droit de penser que, malgré une iconographie pauvre, Paraśurāma jouissait d'une notoriété certaine et était associé aux grands fleuves qui structurent l'est de l'Inde. Pour autant, cela ne nous éclaire pas sur la question de l'identité ou de la confusion entre l'*avatāra* de Viṣṇu et le supposé dernier roi hindou de Mahasthan. Mais la clé de l'énigme réside peut-être dans un examen attentif d'un autre texte, bien connu cette fois : le *Rāmacarita* de Sandhyākaranandin.

Ce poème épique fait partie des œuvres à double sens, puisqu'il narre à la fois les hauts faits de Rāma, le héros du *Rāmāyaṇa*, et les efforts accomplis par le roi Rāmapāla (c. 1077 – c. 1120) pour reconquérir la région de Varendra (ou Puṇḍravardhana)²⁰. Comme on le trouve en effet dans l'éloge du poète (*kavi-praśasti*) qui s'insère à la fin du manuscrit :

Ce récit des exploits des deux seigneurs, Rāma, le puissant descendant de Raghu, et le souverain de Gauḍa, Est en ce monde le Rāmāyaṇa du Kaliyuga – et le poète en est le Vālmīki de l'âge Kali²¹.

Au-delà du tour de force littéraire, l'objectif d'une telle œuvre est naturellement d'établir une analogie entre le Rāma mythologique et le souverain ayant rétabli la gloire de la dynastie Pāla après les désordres semés par plusieurs vassaux, dont les Kaivarta, et en particulier Divya et son fils Bhīma. Ce faisant, le propos de Sandhyākaranandin n'était pas de rédiger une chronique historique : le sens second du texte relève en effet bien davantage du genre du panégyrique (*praśasti*) que du commentaire « objectif » de l'historien, ne serait-ce que du fait des contraintes imposées par la forme du poème. Cependant, à condition de le faire avec prudence, il n'est pas interdit d'exploiter le *Rāmacarita* sous un angle historique. Ainsi, alors que le livre I commence, au sens premier, par la généalogie de Rāma, le sens second donne, lui, la généalogie de la dynastie Pāla. Le livre II met, quant à lui, en parallèle la conquête de Lankā par Rāma et celle de Varendra par Rāmapāla. Ainsi, le passage qui voit la construction du célèbre pont par les singes pour franchir l'océan présente, dans son sens second, le franchissement du Gange pour en rejoindre la rive septentrionale, c'est-à-dire le Varendra :

²⁰ Dans les lignes qui suivent, nous nous appuyons sur la traduction et l'analyse de Sylvain Brocquet (2010) qui suit lui-même l'édition du texte établie par R.C. Majumdar, Radhagovinda Bhasak et Nanigopal Banerji Kavyatirtha en 1939 (Varendra Research Museum, Rajshahi).

²¹ *avadānaṃ raghu-parivr̥ḍha-gauḍādhipa-rāma-devayor etat / kali-yuga-rāmāyaṇam iha kavir api kali-kāla-vālmīkiḥ // 11*

En faisant camper et en disposant ses bataillons qui pénètrent en tous lieux, ce noble

<Héros> couvrit la rive septentrionale du grand fleuve.

D'une hache, rameau poussé dans leurs grandes mains, détrônant les puissantes familles ennemies,

La traction exercée sur leurs arcs, difficiles à courber, irritant leurs jeunes avant-bras repliés

Balayant la paroi qui protégeait des regards les cavernes des serpents, accomplissant promptement d'immenses efforts,

Œuvrant efficacement à la destruction des démons, ces grands héros entreprirent <un pont>²².

Cela permet au roi de combattre et de vaincre son ennemi :

Ayant gagné à sa cause toutes les régions de la terre, Rāma, livrant combat,

Captura Bhīma, que sans gloire la terreur rendait impuissant et qui chevauchait un éléphant²³.

Ayant ainsi rétabli la paix, Rāmapāla est en mesure de redonner tout son éclat et sa prospérité au pays :

<Varendrī>, où naissaient des familles de brahmanes, dont la cité de Skandanagara accroissait la richesse, qui recevait des marques d'honneur,

Où, habitant des demeures où fleurissaient d'immenses lotus, les êtres qui ignorent le sommeil peuplaient la cité de Śonitapura ;

<Varendrī>, dont les flots inestimables de la Gaṅgā et de la Karatoyā, de part et d'autre, font une contrée particulièrement sainte,

Qui recèle le grand lieu de pèlerinage appelé « Apunarbhava » qui lui confère pureté et splendeur²⁴.

Il s'installe alors dans sa capitale, baptisée Rāmavatī, qu'il va orner de monuments :

Avec l'aide de ses divins alliés, pour le bénéfice des sages,

²² II.11-13 : āvāsayan sa viṣvadrīcīr uccaiś camūr amūr viracayan / uttarakūlaṃ paritastare tarasvī mahāsindhoh //

pravara-kara-kuliśa-kandala-niskandōdasta-viupula-para-gotrāiḥ /

kathina-jyādhara-karṣaṇa-nīroṣita-nirjara-prakoṣṭha-tataiḥ //

dhuta-nāga-valālokāvaraṇair āśv āhita-prayatnatarāiḥ /

suvihita-rakṣo- 'pāyair ārabdham tair mahā-vīraiḥ //

²³ II.20 : samyag-anugata-rasāsenāpratham asaho dareṇa rāmeṇa /

bhīmaḥ sa sindhura-gato raṇaṃ racayatā kilābandhi //

²⁴ III.9-10 : brahma-kulōdbhavāṃ skandanagareṇa mūrcchitām itāpacitim /

tair atigurūtpalāvāsair asvapnair bhaita-śonitapurāñ ca //

apy abhito gaṅgā-karatoyānargha-pravāha-puṇyatamām /

apunarbhavāhvaya-mahā-tīrtha-vikaluṣōjjvalām antaḥ //

Des temples de Śiva, au nombre de trois, par ce <souverain> resplendissant furent placés au sommet d'une chaîne de montagne (...) Ce roi, les endiguant par des rangées de larges rochers et de palmiers, leur donnant l'aspect de l'océan lui-même, Aménagea, geste témoignant de sa libéralité, des étangs²⁵.

Bien entendu, ces passages n'ont pas été choisis uniquement à titre d'exemples, mais sont susceptibles d'apporter des informations utiles à notre propos. Tout d'abord, on constate que le roi mène la lutte la hache (*paraśu*) à la main, mais ce fait est mentionné juste en passant et ne fait pas l'objet d'autres commentaires. Ce combat est mené principalement contre un certain Bhīma, fils de Divya. Le nom de Bhīma non seulement rappelle un des héros du *Mahābhārata* mais pourrait être associé à un grand talus ou levée de terre (jusqu'à 6 m de haut) – sans doute à visée défensive – appelé Bhīma Jāngāl et qui s'élevait autrefois (il a à peu près totalement disparu aujourd'hui) entre la ville de Bogra et le site de Gokul, qui se trouve au sud-ouest de Mahasthan²⁶.

²⁵III.41-42 : *adiṣata sumanasām āsārair aṣṭān [...] divyaiḥ / rociṣṇunâmunôpari dharaṇibhrd-āleḥ śivālayās tritaye // sa viśāla-śaila-mālā-tāla-bandham ambudhiṃ sāksāt / api pūrtaṃ puṣkariṇī-bhūtaṃ racayām babhūva bhūpālaḥ //*

²⁶ O'DONNELL 1875, 186 : « All round it, however, there are shrines, holy wells and embankments connected with the name of Bhīma, one of the Pāṇḍava brothers. The legend runs that at the end of the great contest with the Kauravas, they went into the forests of Kāmṛup to perform the penitential ceremony, called *banabās*, for a year, at the end of which time Bhīma settled in the country of the King Virāṭa, who ruled in the *Matsya Desha*, or the Land of the Fish, which included much of the present Bogra District, and was so called from the fact that Virāṭa was said to be the offspring of his mother's amour with a fish. Bhīma is said to have made a large fortified town south of Mahāsthān, which is marked by great earthworks altogether eight miles long, and still in place as much as twenty feet high. The whole country between them and Mahāsthān is in places covered with old bricks. Inside the earthworks the bricks are fewer, but outside and east from Mahāsthān they are very numerous. I am led to think that the enclosure was, like the ring forts of Italy, a place of temporary refuge not only for the neighbouring town, but of the country round in times of danger. On one side it was protected by the great river Karatoyā, and on the other by a deep and wide ditch for some four miles long, which still exists and is used for boat-traffic in the rains. The earthworks are called by the people *Bhīmā-jāngal*. »

De son côté, P.C. SEN (1929, p.14-15) précise : « This well-known embankment [Bhīmer Jāngāl] starts from the north-east corner of Bogra and proceeds northwards for about 30 miles to a marshy place [near] Govindaganj, and, it is said, goes on to Ghoraghat. It is made of the red earth of the locality [...]. This jāngāl or embankment appears to have been of a military character, thrown up to protect the country on its east [...]. The Bhīma to whom the embankment is ascribed may be the Kaivarta chief of the

La région de Varendra est donc décrite comme située entre le Gange et la Karatoyā et être le lieu d'un pèlerinage qualifié d'*apunarbhava* (« non-renaissance »), puisqu'il porte la libération du cycle des renaissances : de toute évidence, il s'agit du pèlerinage qui est au cœur du *Karatoyā Māhātmya*, dans la mesure où on n'en connaît aucun autre de cette ampleur dans la région. Trois villes sont mentionnées : Skandanagara, Śoṇitapura et Rāmavatī. P.C. Sen a depuis longtemps proposé d'identifier Skandanagara à Skander Dhap, ce faubourg de Mahasthan que nous avons déjà mentionné plus haut²⁷. Même si nous avons émis l'hypothèse que le temple de Skanda cité à plusieurs reprises dans le *Māhātmya* correspondrait plutôt au site de Mogadasa, l'identification de Skandanagara à Skander Dhap semble plus pertinente, car rien n'indique que Mogadasa, situé à quelques dizaines de mètres du rempart sud de Mahasthan, était le cœur d'une localité. Quant à Śoṇitapura, on sait que c'est un des autres noms de Koṭivarṣa²⁸, c'est-à-dire le site archéologique connu aujourd'hui sous le nom de Bangarh, dans le district de South Dinajpur au West Bengal. Śoṇitapura (« la cité sanglante ») est un nom connu dans la mythologie, puisque c'est à l'origine la cité de l'*asura* Bāṇa, conquise (par le nord) par Kṛṣṇa, pour sauver son petit-fils Aniruddha, retenu prisonnier après être tombé amoureux de Uṣā, la fille de Bāṇa²⁹. La légende de Bāṇa en fait le chef des *Gaṇa* de Śiva ou un frère de Skanda. On pourrait être tenté d'identifier aussi ce Śoṇitapura à Govinda Bhita, ce temple probablement viṣṇuïte situé au nord de Mahasthan (la

eleventh century [...] who had ousted king Mahīpāla II of the Pāla dynasty. Bhīma in his turn was defeated in battle and killed by Rāmapāla, Mahīpāla's son. »

M. Ali et S.B. Bhattacharjee reprennent les données avancées par P.C. Sen (p. 32-33) et signalent quelques vestiges aux environs de Mahasthan (ALI & BHATTACHARJEE 1986, p. 66) et près du village de Kichak (p. 74). Les auteurs signalent : « The place where this jangal starts [near Gokul...] is associated with a popular story that in olden days the pirates of the Karatoya river used to hide themselves behind this jangal and as soon as they sighted any traveller, they came out and beat them up and snatched their valuables » (p. 15-16).

²⁷ SEN 1929, p. 10.

²⁸ Cf. *Abhidhānacintāmaṇi* (4.43bcd) d'Hemacandra (1088-1172) : *devīkoṭo umāvanam / koṭivarṣam bāṇapuram syāc choṇitapuram ca tat. Trikāṇḍaśeṣa* (2.1.17abc) de Puruṣottamadeva (XII^e siècle) : *devīkoṭo bāṇapuram koṭivarṣam uṣāvanam / syāc choṇitapuram cātha*.

Par ailleurs, Koṭivarṣa a un *māhātmya* qui fait partie du *Skandapurāṇa* (BAKKER 2014, p. 241-61), texte auquel prétend se rattacher le *Karatoyā Māhātmya*.

²⁹ Il est à noter qu'en Assam également la légende de Bāṇāsura (*Kālikā Purāṇa* 39) est populaire (notamment l'amour d'Uṣā et Aniruddha) ; la ville de Śoṇitapura est assimilée à Tezpur (*tez* = sang, en assamais). La légende de Bāṇa, d'une manière plus générale, est liée à celle de Naraka, le fondateur mythique du royaume de Prāgjyotiṣapura / Kāmarūpa (TRIPATHI 2008, p. 98-102).

légende indique justement que Kṛṣṇa a conquis la ville par le nord) mais l'identification à Koṭivarṣa reste beaucoup plus vraisemblable. Cela étant, on ne peut qu'être frappé de retrouver ici la combinaison de Skanda et Viṣṇu/Kṛṣṇa. Peut-être n'est-il pas impossible que les temples extérieurs de Mahasthan – Govinda Bhita et Mogadasa – aient fait référence à deux autres villes importantes du Varendra, recréant ainsi une sorte de carte mystique du royaume reconquis par Rāmapāla.

Reste la ville de Rāmavatī, la capitale « fondée » par Rāmapāla. Jusqu'à présent, aucun site n'a été proposé pour l'identifier, ce qui a de quoi surprendre dans la mesure où le texte laisse entendre qu'il s'agissait d'une grande ville. On peut donc se demander si la solution n'est pas sous nos yeux et s'il ne s'agit pas tout simplement de Puṇḍranagara/Mahasthan que Rāmapāla aurait rebaptisée après l'avoir reconquise et en partie rebâtie. Outre la mention du pèlerinage *apunarbhava*³⁰, le *Rāmacarita* mentionne la construction de trois temples dédiés à Śiva sur une « montagne » et entourés de bassins. Or, cela correspondrait très bien à Bairagir Bhita (« la colline de l'ascète »), cet ensemble de trois temples situé sur une hauteur (c'est un des points les plus élevés de la citadelle) au nord du « palais de [Paraśu]rāma ». Même si les fouilles restent à ce jour insatisfaisantes, la présence des bassins ne fait guère de doute et il est à peu près assuré que les trois temples, construits vers le VIII^e siècle, ont fait l'objet d'une reprise très substantielle à une date peu précise mais aux alentours du XI^e siècle.

Arrivé à ce stade de notre examen, nous pouvons donc en venir à l'hypothèse qui semble s'imposer : le roi Rāmapāla, qui rétablit la gloire des Pāla dans le Varendra ou Puṇḍravardhana et reprend Mahasthan dont il fait sa capitale sous le nom de Rāmavatī, est à l'origine de la figure de Paraśurāma. Identifié à Rāma, fils de Daśaratha, dans le *Rāmacarita* du fait de ses conquêtes, le roi aurait alors été identifié à Paraśurāma dans le *Māhātmya*, texte qui, par nature, nécessite une figure plus nettement religieuse. Il est à noter que l'on trouve des précédents dans l'épigraphie pāla de comparaisons entre le roi et Paraśurāma. Ainsi, l'inscription sur plaque de cuivre de Munger du roi Devapāla (c. 810-847) contient un panégyrique qui se termine en disant que le roi est, dans le *Kali-yuga*, l'équivalent de Bali dans le *Kṛta-yuga*, de Paraśurāma dans le *Tretā-yuga* et

³⁰ Au passage, signalons que la rivière qui coule à Bangarh/Koṭivarṣa/Śoṇitapura s'appelle la Punarbhava : y aurait-il là une opposition entre la ville « démoniaque » et la ville « sainte » ?

de Karṇa dans le *Dvāpara-yuga*³¹. L'allégorie n'était donc pas totalement nouvelle.

Au-delà de la similitude des noms, le choix de Paraśurāma était également fortement symbolique. Tout d'abord, comme on l'a vu, plusieurs légendes locales font état de sa présence en Inde orientale et l'associent à la naissance de grandes rivières, la Karatoyā ou le Brahmapoutre, selon les cas. Mais, surtout, Paraśurāma est une incarnation de Viṣṇu connu pour sa forte dévotion envers Śiva. Or, à Mahasthan, on constate une importante évolution religieuse au cours de la période : si le viṣṇuïsme domine (et le *māhātmya* continue à faire de Viṣṇu la divinité tutélaire de la ville), l'iconographie śivaïte, à peu près totalement inexistante jusque-là, devient prédominante à la fin de la période pāla, notamment dans le nord de la ville. La reconstruction à ce moment-là de Bairagir Bhita, ensemble qui devait être d'une taille considérable et devait dominer le paysage, participe de cette évolution, à laquelle Rāmapāla pourrait avoir apporté un appui royal. Par conséquent, la figure de Paraśurāma était la plus à même d'établir un lien entre viṣṇuïsme et śivaïsme.

Notre hypothèse tendrait donc à confirmer la date supposée du *Karatoyā Māhātmya*, que l'on pourrait même préciser au début du XII^e siècle. Sa composition correspondrait à la restauration de la ville de Mahasthan par Rāmapāla et à un infléchissement des pratiques religieuses. *Avatāra* de Viṣṇu, Paraśurāma fournissait aussi une allusion bien venue à ce souverain.

Pour autant le rétablissement de la dynastie Pāla est de courte durée et, bientôt, les Sena la supplantent. On sait que ces derniers établirent leur capitale au sud-est, à Vikrampur. Dès lors Rāmapāla/Mahasthan a dû perdre de son importance politique et la figure de Rāmapāla, associée à la dernière splendeur, de la ville se serait évanouie dans la légende tout en se confondant de plus en plus avec Paraśurāma, l'allégorie se transformant en

³¹ *yaḥ pūrvvam-Va(Ba)linā kṛtaḥ kṛta-yugā yen-āgamad-Bhārgavas-tretāyām prahataḥ priya-praṇayinā Karṇena yo dvāpare / vicchinnaḥ kali-* (21)
nā Śaka-dviṣi gate kālena lok-āntaram yena tyāga pathaḥ sa eva hi punar-vispaṣṭam-unmīlitaḥ // (22)

L'inscription de Munger a été publiée pour la première fois en 1788 dans le vol. I des *Asiatick Researches*, p. 123 et sq. (traduction de Charles Wilkins, de 1781, publiée avec quelques notes de William Jones). La plaque disparaît par la suite. Elle est republiée et traduite, sur la base de la première édition, par F. Kielhorn dans *Indian Antiquary*, vol. XXI, 1882, p. 253-58. Ayant été retrouvée par hasard, elle fait l'objet d'une nouvelle édition par Lionel D. Barnett dans *Epigraphia Indica*, vol. XVIII, 1925, n° 30, p. 304-307. Il est à noter que les lignes 1 à 46 (donc le passage qui nous intéresse) se retrouvent quasiment mot pour mot dans d'autres inscriptions (par exemple celle de Nālandā dans *Epigraphia Indica* XVII, p. 310 et sq.). Cf. BAGCHI 1993, p. 154.

identification. En même temps, l'origine « politique » ou du moins royale de Paraśurāma n'aurait pas totalement été oubliée, ce qui expliquerait que ce nom réapparaisse comme celui du dernier souverain de la ville, les sources musulmanes reprenant alors certains des traits des mythes locaux pour les tourner en ridicule et ainsi montrer la supériorité de la nouvelle religion. Toutefois, ce souvenir pourrait bien avoir perduré car à l'époque moghole – époque où le « palais de [Paraśu]Rāma est encore habité, voire reconstruit – l'*Ain-i-Akbari* mentionne encore une ville appelée *Ramuti*, c'est-à-dire très certainement Rāmavatī.

BIBLIOGRAPHIE

- AHMED, Nazimuddin. *Mahasthan. A preliminary report on the recent archaeological excavation at Mahasthangarh*. Dhaka: Department of Archaeology and Museums, 1975.
- AKMAM, Afroz. *Mahasthan*. Dhaka: Bangladesh National Museum, 2006.
- ALAM, Md. Shafiqul, & Jean-François SALLES, eds. *First Interim Report, 1993-1999. France-Bangladesh Joint Venture Excavations at Mahasthangarh*. Dhaka: Department of Archaeology, 2001.
- ALI, M., & S.B. BHATTACHARJEE. *Archaeological Survey Report. Bogra District*. Dhaka : Directorate of Archaeology and Museums, 1986.
- ASHER, Frederick M. *The Art of Eastern India 300-800*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1980.
- BAGCHI, Jhunu. *The History and Culture of the Pālas of Bengal and Bihar (Cir. 750 A.D. - Cir. 1200 A.D.)*. New Delhi : Abhinav Publications, 1993.
- BAKKER, Hans T. *The World of the Skandapurāṇa*. Leiden-Boston : Brill, 2014.
- BHATTASALI, Nalini Kanta. *Iconography of Buddhist and Brahmanical Sculptures in the Dacca Museum*. Dacca, 1929.
- BERLIET, Ernelle, Barbara FATICONI, Marie-Françoise BOUSSAC, & Jean-François SALLES. « Fouilles à Mahasthangarh (Bangladesh). Approches chronologiques et données culturelles », *Orientalismes. De l'archéologie au musée. Mélanges offerts à Jean-François Jarrige*, sous la direction de Vincent LEFÈVRE. Turnhout : Brepols, 2012, p. 61-84.
- BEVERIDGE, Henry. "The Antiquities of Bagurá (Bogra)", *Journal of the Asiatic Society of Bengal* xlvii, 1878, p. 88-95
- BROCQUET, Sylvain. *La geste de Rāma: Poème à double sens de Sandhyākaranandin (Introduction, texte, traduction, analyses)*. Pondichéry: Institut français de Pondichéry/Ecole française d'Extrême-Orient, 2010.
- CUNNINGHAM, Alexander. *Reports from a tour in Bihar and Bengal, 1879-1880. From Patna to Sunargaon*. Calcutta: Archaeological Survey of India, 1882.
- DIKSHIT, K.N. "Excavations in Bengal," *Annual Report of the Archaeological Survey of India*, 1933, p. 87-97.
- HAQUE, Enamul. *Bengal Sculptures. Hindu Iconography up to c. 1250 A.D.* Dhaka: Bangladesh National Museum, 1992.
- HAQUE, Enamul, & Adalbert J. Gail, eds. *Sculptures in Bangladesh. An Inventory of Select Hindu, Buddhist and Jain Stone and Bronze Images in Museums and Collections of Bangladesh (up to the 13th century)*. Dhaka, 2008.
- HOSSAIN, Md. Mosharraf. *Mahasthan. Anecdote to History*. Dhaka: Dibyaprakash, 2006.
- LEFÈVRE, Vincent, & Marie-François BOUSSAC. *Chefs-d'œuvre du delta du Gange. Collections des musées du Bangladesh*. Paris: Réunion des Musées Nationaux, 2007.
- LEFÈVRE, Vincent, & Jean-François SALLES. "The Religious Background of Mahasthan", *South Asian Archaeology and Art 2014*. À paraître.
- MAJUNDAR, R.C., ed. *The History of Bengal. Vol. I. Hindu Period*. Dacca, 1943 (réimpression New Delhi: B.R. Publishing Corporation, 2003).
- O'DONNELL, C.J. 1875. "Notes on Mahásthán near Bagurá (Bogra)", *Journal of the Asiatic Society of Bengal* xlv, 1875, p. 183-186.
- RAHMAN, Mukhlesur. *Sculpture in the Varendra Research Museum. A descriptive Catalogue*. Rajshahi: University of Rashahi, 1998.

- SALLES, Jean-François, dir. *Mahasthan I. Punḍranagara. Cité antique du Bengale*. Turnhout: Brepols, 2007.
- SALLES, Jean-François, dir. *Mahasthan II. Fouilles du Rempart Est. Études archéologiques*. Turnhout : Brepols, 2015.
- SALLES, Jean-François, Marie-Françoise BOUSSAC, Bruno HELLY, Emmanuel LAROZE, & Chrystel MARCH. “New researches at Mahasthan (Bangladesh): a Re-Appraisal of the History of the City”, *South Asian Archaeology and Art 2012*, edited by Vincent LEFÈVRE, Aurore DIDIER and Benjamin MUTIN. Turnhout: Brepols, sous presse.
- SEN, Prabhas Chandra. *Mahasthan and its Environ*. Rajshahi: Varendra Research Society, 1929.
- SHAMSUL Alam, A.K.M. *Sculptural Art of Bangladesh. Pre-Muslim Period*. Dhaka: Department of Archaeology and Museums, 1985.
- TRIPATHI, Chandra Dhar. *Kāmarūpa-Kaliṅga-Mithilā. A Politico-Cultural Alignment in Eastern India. History, Art, Traditions*. Shimla: Indian Institute of Advanced Studies, 2008.
- YOKOCHI, Yuko. “The Development of Śaivism in Koṭivarṣa, North Bengal, with special reference to the Koṭivarṣa-Māhātmya in the Skandapurāṇa”, *Indo-Iranian Journal* 56.3-4, 2013, p. 295-324.

SUMMARY

Mahasthan is an archaeological site in North Bengal, nowadays Bangladesh, that has been identified with ancient Puṇḍranagara. The city has been founded in the 4th century BCE and has been inhabited at least until the 14th century CE. Excavations have been conducted for more than a century and, since 1993, a French archaeological team is leading new investigations. Local legends tell that the last Hindu king before the arrival of Islam was a so-called Paraśurāma, who is totally unknown from any historical source. At the same time, the place is still known as a Hindu *tīrtha*, or pilgrimage place which is epitomized in a Sanskrit text, the *Karatoyā Māhātmya*, that presents Paraśurāma as the main local deity. A study of this *māhātmya*, along with the reappraisal of archaeological informations and comparison with other texts, such as the more famous *Rāmacarita* lead the author to postulate that the two Paraśurāmas are one and the same and may coincide with Rāmapāla, one of the last great kings of the Pāla dynasty. Thus, Mahasthan could also be identified with Rāmavatī.

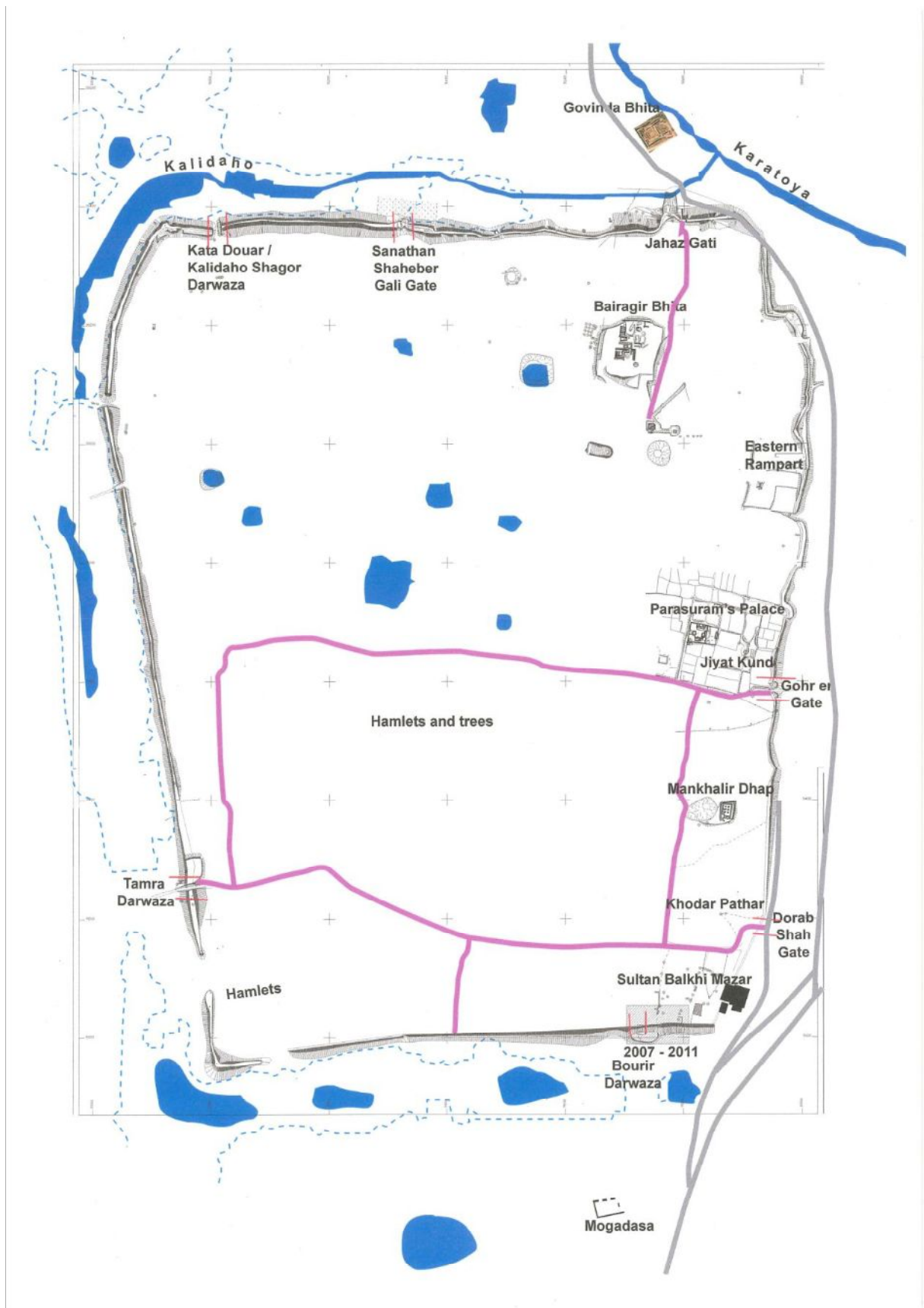


Fig. 1 : plan du site archéologique de Mahasthan
 (© Mission archéologique française de Mahasthan)



Fig. 2 : Les vestiges dits du « palais de Paraśurāma » (photo V. Lefèvre)



Fig. 4 : Viṣṇupatta, pierre, X^e-XII^e siècle, 13 x 13 x 2 cm, musée archéologique de Mahasthan

(© Mission archéologique française de Mahasthan)

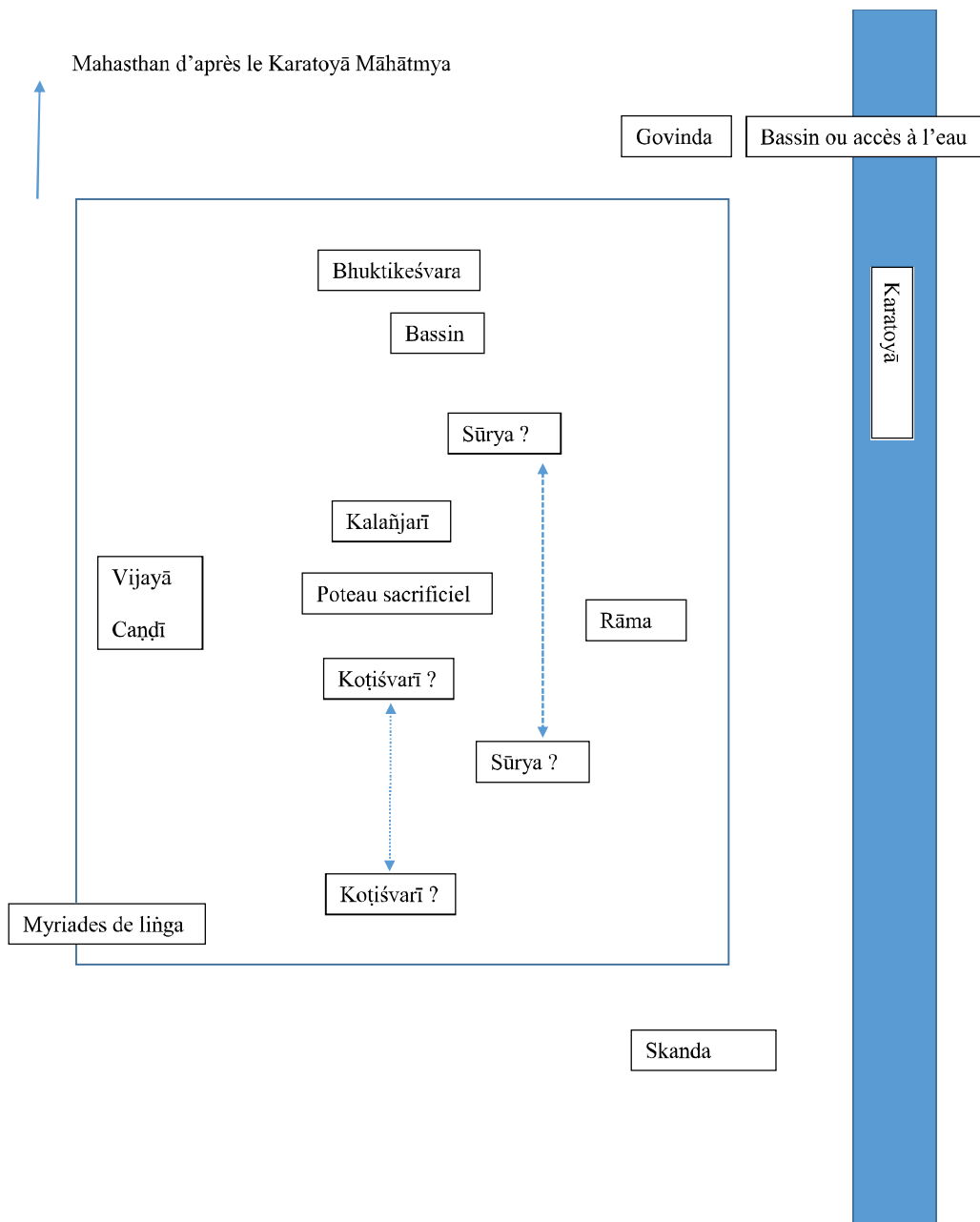


Fig. 3 : répartition schématique des temples de Mahasthan d'après le *Karatoyā Māhātmya*

BULLETIN D'ÉTUDES INDIENNES
N° 33 (2015)

De l'Inde au Cambodge
Hommage à Bruno Dagens

Textes réunis par Marie-Luce Barazer-Billoret

- Marie-Luce BARAZER-BILLORET, De Kaboul à Pondichéry via Angkor
Jean-Michel CREISMEAS, Le yoga du *Śaiva Siddhānta*
T. GANESAN, Revisiting *Mahābhārata*: Śrīkṛṣṇa is The Earliest Śaiva
Isabelle RATIÉ, Śivaïsme et bouddhisme philosophiques : une influence réciproque ?
Uthaya VELUPPILLAI, Traduire le *Tēvāram* ou la bosse du roi *pāṇḍya*
Sylvain BROCQUET, Épigraphie et poétique : le *virodha* dans l'inscription du temple dit « de Gaṇeśa » à Mahābalipuram
Nicolas DEJENNE, Une note sur les fondations civiles et religieuses dans la *Rājatarāṅgiṇī* de Kalhaṇa
Georges-Jean PINAULT, Védique *sānasī-* par-delà les apparences
Ronan MOREAU, Quand les éléphants avaient des ailes...
Nalini BALBIR, Une forme d'art religieux jaïn d'aujourd'hui : les tentures cérémonielles (*choṛ*)
Marion LE SAUCE-CARNIS, Le temple de Chintala Veṅkaṭaramaṇa de Tāḍpatri (Andhra Pradesh) et son programme iconographique
Karine LADRECH, Bhairava et Mahākāla au Népal
Vincent LEFÈVRE, Le mystérieux Paraśurāma de Mahasthan
Francesca TAGLIATESTA, The Figure of the Elephant from India to Medieval Apulia
A Comparative Study of Typological, Iconographic and Stylistic Aspects
Hedwige MULTZER o'NAGHTEN, Les vies du Buddha dans les temples de Jayavarman VII. De l'histoire à la légende
Edith PARIER-RENAULT, A propos de quelques thèmes narratifs représentés au *Gopura* Est du Baphuon
Christophe POTTIER, Le Roi dans le temple : le cas de Jayavarman VII, de Phimai à Angkor